



HAL
open science

Tocqueville, penseur mélancolique de l'histoire

Lucien Jaume

► **To cite this version:**

Lucien Jaume. Tocqueville, penseur mélancolique de l'histoire. *Commentaire*, 2021, 4 (176), pp.897-901. 10.3917/comm.176.0897 . hal-03495785

HAL Id: hal-03495785

<https://sciencespo.hal.science/hal-03495785>

Submitted on 20 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Tocqueville, penseur mélancolique de l'histoire

Lucien Jaume , CEVIPOF, Sciences Po

Dans : Commentaire, décembre 2021/4, n°176, p. 897-901.

DOI : [10.3917/comm.176.0897](https://doi.org/10.3917/comm.176.0897)

Alexis de Tocqueville : Œuvres complètes, Correspondance à divers, XVII, 3 tomes. (Volumes établis sous la dir. de Françoise Mélonio par Françoise Mélonio et Anne Vibert, Gallimard, 2021.)

Ce lieu est pour moi plein de souvenirs.

J'y vis dans un monde de chimères.

(Tocqueville à son épouse, sur son château normand)

Les Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville viennent de connaître leur achèvement grâce à un labeur de plus de dix ans pour faire paraître en trois tomes la *Correspondance à divers*, couvrant la période 1822-1859. Ce travail est l'œuvre de Françoise Mélonio et Anne Vibert qui ont rassemblé, collationné, annoté et présenté une masse considérable de missives, traquées dans diverses bibliothèques américaines et européennes, dans maints cartons d'archives de nos institutions, ou chez plusieurs fonds de particuliers : le résultat est porteur de nombre de documents et témoignages précieux. En cela, l'achèvement est un couronnement de cette édition au long cours chez Gallimard. Désormais, pour compléter le portrait intellectuel, moral et psychologique de Tocqueville, cette masse épistolaire sera un passage obligé, s'ajoutant à l'édition partielle par Gustave de Beaumont et Madame de Tocqueville (selon des choix sélectifs qui abrègent les lettres) ou à quelques rares pièces déjà apparues dans le public ; et surtout en plus de l'excellent recueil en collection « Quarto » (*Tocqueville. Lettres choisies, Souvenirs*), publié en 2003 sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec.

Tous les grands domaines qui ont retenu l'attention de notre auteur reçoivent un complément d'éclairage qui est fructueux. Le travail d'élaboration de *De la démocratie en Amérique*¹ et de L'Ancien Régime et la Révolution est évoqué et parfois détaillé : pendant le voyage en Amérique, d'une part, ou auprès de Pierre Freslon ensuite, qui devient, à partir de 1853, l'interlocuteur privilégié grâce à sa connaissance de l'Ancien Régime. Mais on n'entre pas dans les échanges avec le fidèle Bouchitté (abbé, philosophe et enseignant) qui, selon l'auteur, a « déjà supporté héroïquement quatre lectures² » de la *DA I*. Et on ne saura rien sans doute des échanges avec Alfred Maury, « l'esprit universel » de cette époque, sous-bibliothécaire à l'Institut qui fournit Tocqueville en archives de la Révolution française, avant de devenir académicien (1857),

¹ Abrégé désormais en *DA I* et *DA II*.

² A. de Tocqueville, *Œuvres complètes, Correspondance à divers*, XVII, t. I, édition précitée, p. 218.

assiste Napoléon III pour écrire l'*Histoire de Jules César* (1860), entre au Collège de France (1862) pour un cours sur la morale et l'histoire. Ses sept volumes de souvenirs sur toute l'élite intellectuelle du siècle seront à consulter³.

Parmi les thèmes qui, eux, sont explicités, on peut d'abord citer le libéralisme comme théorie et comme pratique, la critique du socialisme qui se déploie dans les Journées de 1848 ; il faut rappeler cette information donnée par Tocqueville à propos de la manifestation du 16 avril : « J'ai eu à la main le fusil au lieu de la plume⁴. »

Citons ensuite la colonisation de l'Algérie, à travers, notamment, la correspondance avec le grand ami Lamoricière, tandis que, par ailleurs, Tocqueville reproche à Bugeaud de ne pas comprendre qu'il faut développer la société civile sur le sol algérien.

Autres thèmes abordés : les formes d'opposition au coup d'État de 1851, avec le projet d'une candidature de Joinville remplacé par l'espoir d'une fusion entre les deux branches de la monarchie ; les amitiés et souvent les rivalités au sein de la mouvance libérale (de Chateaubriand à Guizot, de Rémusat à Lanjuinais) ; les perspectives philosophico-religieuses semées çà et là, notamment avec les trois Stöffels, dont Alexis, fils d'Eugène, et surtout avec Charles, philosophe chrétien affirmé.

Voilà donc quelques éléments importants et suivis en continuité mais aussi, bien entendu, pour tous les lecteurs qui s'intéressent à la vie des partis ou familles politiques, les contributions (très critiques) sur les groupes parlementaires de Juillet, la tentative de créer le rassemblement de la Jeune gauche : deux prospectus remarquables, pour *Le Soleil*, supplément au journal *Le Commerce*, en septembre 1845, et pour *Le Pays. Journal des intérêts nationaux* en octobre de la même année. Si Tocqueville n'a pas rédigé entièrement les deux prospectus, au stade final il exprime son soutien sans réserve.

On peut noter, à ce propos, que le responsable du prospectus n° 2 dit que Tocqueville a « jeté sur notre situation morale une sorte de cri de désespoir » qui... n'est pas publiable – dès lors qu'il s'agissait de monter un programme et de créer une alliance de forces à la Chambre. Lequel responsable (Hercule Guillemot) affirme à son correspondant que ce style est « l'influence de [son] état maladif ». Dans le texte publié, on relève que la politique est morte, les partis déconsidérés, le débat réduit aux « individualités qui passent⁵ ». On se promet comme leader autoproclamé et on ne gère que des intérêts particuliers, sans vision d'avenir. Avons-nous changé cela ?

Il faudrait selon Tocqueville que, comme en Angleterre (l'Amérique est trop différente du point de vue parlementaire), il existât « deux grands partis » : celui des conservateurs et celui du « progrès à l'avantage de tous », que Tocqueville dénomme *parti libéral*. Mais il est bien tard. D'ailleurs, « un événement qu'il n'est plus permis de ne pas prévoir peut soulever en France de vives agitations » : plus de politique, plus d'intérêt général mais des carrières personnelles ; une ère révolutionnaire pourrait s'ouvrir. Cette lettre d'octobre 1845 anticipe le fameux discours prononcé le 27 janvier 1848 où Tocqueville sentait venir un «

³ *Les Souvenirs d'un homme de lettres* viennent, pour le t. I (1817-1841), d'être édités par M. Gasnier (Honoré Champion, 2019).

⁴ À N. William Senior, in *Œuvres complètes*, VI, t. II, Gallimard, p. 103. Tocqueville avait également pris les armes et patrouillé à Versailles en 1830, bien qu'il considérât que Charles X et ses conseillers étaient des « lâches », selon son expression (lettre à Marie Mottley) et qu'il ait décidé ensuite de prêter le serment à la monarchie de Juillet (mais non à la personne de Louis-Philippe), comme magistrat auxiliaire.

⁵ A. de Tocqueville, *Œuvres complètes, Correspondance à divers*, XVII, t. II, édition précitée, p. 331.

vent » révolutionnaire, qui se lèvera en février :

Ce vent, on ne sait où il naît, d'où il vient, ni (...) qui il enlève : et c'est dans de pareils temps que vous restez calmes en présence de la dégradation des mœurs publiques.

Désagrégation dont il estime qu'elle corrompt les « mœurs privées⁶». En janvier 1844, il lançait au gouvernement : « Vous dites que la nation est tranquille, et moi je dis qu'elle dort⁷ ».

Revenons sur la personnalité de l'auteur puisque les lettres de ce recueil en donnent beaucoup d'aperçus. Elles éclairent le style de politique qu'il développe comme député et futur ministre, ou, plus précisément, son *appréhension* de la vie politique (dont les *Souvenirs* fourniront un témoignage saisissant). À 35 ans, Alexis de Tocqueville qui a refusé de prendre le titre de comte vient d'essayer de répondre à sa grande et intime question : que peut-on sauver de l'ancienne aristocratie dans un monde bientôt tout démocratique et qui prendra tôt ou tard le chemin de l'Amérique ? En d'autres termes, c'est aussi cette question : « En quoi puis-je me sauver ? » Le 14 juillet 1840, il écrit à Eugène Stöffels :

Ce livre [DA II] est de nature à ne passionner personne. Il laisse l'esprit étonné et froissé⁸.

On est partagé entre étonnement et rire : coquetterie d'auteur ? On devine que l'auteur espère se tromper ; d'ailleurs, il avoue, ravi, dans la même lettre et ailleurs, que Royer-Collard l'a lu cinq fois et a pris cinquante pages de notes ! Il faut noter aussi, comme le signale l'éditrice, que, dans une lettre antérieure, Stöffels faisait état d'une vente peu fournie du livre, ce à quoi répond Tocqueville. Mais, en réalité, on peut penser que la chose est autre : Alexis s'est trouvé, il a accompli un acte symbolique capital, par rapport à son père (monarchiste dévoué au service public, conscience religieuse vive, historien sans envergure) et par rapport à l'ensemble du milieu de sa jeunesse et de sa famille – où presque tout le monde regrette la société d'avant 1789. On peut mettre à part, bien entendu, Gustave de Beaumont ou Francisque de Corcelle, éventuellement Louis de Kergorlay, le cousin et le confident, mais qui s'enflamme pour la duchesse de Berry.

Cet acte symbolique fut de dire qu'il existe une *vérité* bien opposée à ce que l'abbé Lesueur, son précepteur, et les châtelains amis de la famille pensaient : une société de protestants, de républicains, avec la plus grande diversité d'opinions, existe en Amérique et annonce notre avenir ; car l'ordre, le droit, l'*autorité* peuvent s'accomplir sans la tutelle de ce que les Français appellent l'État et l'administration depuis la monarchie et depuis Napoléon. Cette centralisation administrative que Louis XVIII n'a pas eu le courage de réformer (lettre à son père du 4 juillet 1831) n'est pas indispensable à l'organisation sociale.

Du coup, Tocqueville se sent délivré de son passé qui, rétrospectivement, prend un sens nouveau : le livre « a clos pour [lui] la portion la plus heureuse, et peut-être, après tout, la plus utile et la plus brillante de [sa] vie. Une autre s'ouvre : celle de l'action ». Ce travail sur soi, le transfert décidé au profit de la démocratie, après les débuts si difficiles de 1830 où il a « souhaité la guerre civile », selon son expression, où il a patrouillé en armes dans Versailles, tous ces sentiments mêlés conduisent à une espérance. Pourtant, le voilà, notre auteur, qui parle d'un « commencement de vieillesse » (même lettre à Stöffels).

Car, il ne faut pas se le dissimuler, pour moi désormais la jeunesse est close et bien close. Je

⁶ *Ibid.*, III, t. II, p. 757.

⁷ *Ibid.*, p. 487.

⁸ *Ibid.*, XVII, t. II, p. 90.

m'en aperçois bien moins encore à mon corps qu'à mon esprit.

Cette idée du « jeune vieillard » que Tocqueville a endossée est souvent signalée par Françoise Mélonio dans les publications qu'elle lui consacre. Certes, la sortie de l'imaginaire légitimiste intériorisé dans l'enfance a été accomplie par le travail de la réflexion et de l'écriture, mais la mélancolie, qu'il dénomme parfois son « spleen », l'accompagnera toujours. Ce trait de caractère n'est pas négligeable car il va colorer nombre de conduites chez Tocqueville, son attirance pour Pascal également, et il motivera un combat permanent contre soi-même pour rétablir l'aspect positif des choses les plus ardues ou les plus éloignées de ses goûts. C'est l'inverse de l'axiome de Nietzsche « Deviens qui tu es ». On peut le vérifier sur le plan politique comme sur le plan philosophique et métaphysique.

Politiquement, en effet, la difficulté de sa situation va être de souhaiter l'avènement de la souveraineté du peuple en France, d'accepter « l'égalité des conditions » (terme qu'il reprend à d'autres) qui est à la fois le moteur et la conséquence de cette souveraineté, mais en refusant deux idéologies en ascension. D'une part, le camp de la bourgeoisie, ces « classes moyennes » dont il fait grief à Guizot et à Thiers de servir les intérêts ; d'autre part, le socialisme (même d'esprit républicain) dont il considère que c'est un enfant attardé de l'Ancien Régime, incompatible avec la liberté de la société. Il repousse les avances de Lamartine (le « parti social »), il refuse de tendre la main aux catholiques libéraux, il accepte d'être élu parfois avec l'aide des légitimistes pourvu que cela ne se sache pas trop, il est en fin de compte un orateur isolé. Mais il rend des « services » en province, tout en fustigeant à la Chambre le « goût des places » et les trafics d'influence.

Son opposition aux partis s'exprime avec véhémence en 1841 : « Tous les partis existants me répugnent si fondamentalement... » (à Corcelle, le 1^{er} novembre), ce qu'il avait déjà dit à Beaumont (le 21 octobre) et ce qu'il avait signalé à Royer-Collard : « Je les méprise » (le 27 septembre). Après le coup d'État de 1851, les positions bougent évidemment. Montalembert se rapproche de Tocqueville (démissionnaire) après avoir soutenu Louis-Napoléon Bonaparte : Tocqueville lui est reconnaissant d'être le seul opposant dans le Corps législatif. Lors d'un échange de lettres en juillet 1856, Tocqueville veut bien lui dire que certaines pages dans *De l'avenir politique de l'Angleterre* auraient pu être écrites par lui⁹. Réciproquement, en 1863, dans son grand discours de Malines devant 8 000 catholiques européens, Montalembert a cité Tocqueville comme celui qui le réconciliait avec les valeurs de la démocratie. Montalembert écrit aussi : « Nos âmes sont sœurs. » Bien sûr, Tocqueville comprend à partir de quelle histoire et de quelle position sociale s'exprime le comte de Montalembert mais, pour lui, il reste trop conservateur, trop hostile à 1789, trop asservi à l'Église malgré les gestes d'indépendance (que Montalembert payera avec le *Syllabus* et le concile du Vatican). Quant à l'autre héros du catholicisme libéral en cette époque, Lacordaire, les *Souvenirs* ne le grandissent pas. On sait que l'Histoire qui aime les facéties fera de Lacordaire le successeur de Tocqueville à l'Académie, sous la houlette de Guizot. La même ironie de l'Histoire veut que Tocqueville ait été candidat au fauteuil de Bonald¹⁰ ainsi que l'a signalé avec humour Gabriel de Broglie : on eût aimé entendre cela, le jour venu ! S'il existe encore un concours général, il faudra faire concourir sur ce sujet : Tocqueville fait l'éloge de Bonald pour entrer chez les Quarante.

Isolé sur le plan politique, Tocqueville apparaît dans sa correspondance comme singulier en philosophie et dans ses considérations métaphysiques. D'un côté, il estime que l'intérêt bien entendu et l'esprit utilitaire (selon lequel on se sert soi-même en rendant service aux autres) font la force de la sociabilité américaine et de la médication apportée à l'individualisme moderne. Le problème si français de l'intérêt général (notre norme juridique la plus haute), de l'opposition (rousseauiste) avec les intérêts particuliers, le clivage entre

⁹ *Ibid.*, t. III, p. 281.

¹⁰ *Ibid.*, t. II, p. 122-123.

l'homme égoïste et le citoyen porté par la volonté générale : tout cela est inopérant et aporétique considéré d'outre-Atlantique. Selon *DA I*, l'Américain « voit dans la fortune publique la sienne propre et il travaille au bien de l'État non seulement par devoir ou par orgueil, mais j'oserais presque dire par cupidité¹¹ ». Passons sur les observations que le lecteur d'aujourd'hui, après Trump et avec Biden, pourrait objecter à ce merveilleux civisme.

En tout cas, cette conception des choses qui fait reposer le civisme sur l'intérêt personnel ne peut plaire à la personnalité secrète de Tocqueville, imprégnée d'un moralisme spiritualiste, comme il l'avoue en fait par moments. Car il rêve de projets de grandeur, ainsi qu'il l'écrit à Royer-Collard qui est du même sentiment et avec qui il a eu un dialogue prolongé sur cette question¹². D'autre part, depuis 1831, il poursuit un autre rêve qu'il exprime dans sa correspondance : « spiritualiser la politique », élever le niveau de conscience du peuple (y compris par des mesures de secours aux classes pauvres), faire descendre la politique dans les masses (soit par une monarchie très décentralisée, soit par la République). De ce point de vue, 1830 le fait déchanter au vu de ses suites, 1848 le mécontente du fait des soulèvements ouvriers, républicains et de la montée de l'appel à l'ordre qui en découle, 1851 le jette dans la fuite du politique, après avoir été ministre de Louis-Napoléon durant la République ; il se tient dans une opposition vécue tantôt avec ironie, tantôt de façon dépressive. Reste donc encore et de nouveau l'écriture : *L'Ancien Régime et la Révolution* montrera qu'aucun roi n'a aimé le peuple (sauf Louis XVI, qui l'a payé cher) et que toutes les libertés ont été mangées au profit d'un État à la fois paternel et vénal qui a encouragé la division entre les classes pour prouver la nécessité de l'ordre. Comme Pierre-Édouard Lémontey l'avait montré, Louis XIV fut « un roi révolutionnaire » avant la lettre car il a nivelé les libertés traditionnelles.

Pourtant, il écrit et il converse parce qu'il croit aux idées et aux changements que, en fin de compte, elles susciteront. À Odilon Barrot, en pleine période des succès impériaux, il confirme cette foi :

Comme les mouvements des masses, même les plus grossières, prennent naissance dans des idées et souvent dans des idées très métaphysiques et parfois très abstraites (ce dont il est facile de se convaincre en lisant avec attention et intelligence l'histoire du monde), il est toujours utile de jeter de ces idées-là en circulation dans l'espérance que, si elles sont justes, elles finissent peu à peu par se transformer en passions et en faits¹³.

C'est en ce sens que la mélancolie de Tocqueville se combat elle-même et se corrige : du plus grand mal peut surgir un bien et il y a du mystère dans l'Histoire, un *sens voilé* dans les conduites humaines, des trouées de liberté aussi. Le moraliste entre en colloque avec le politique et interdit de céder au désespoir ou au cynisme. Dès 1838, par exemple, il exprime une vive colère au baron d'Eckstein qui développe l'opinion de l'inégalité entre les nations (accessoirement entre les races) – comme il fera ensuite avec Gobineau. Tocqueville explique que, quand on écrit pour le public, si on pense d'une certaine façon, ce n'est jamais ni neutre ni innocent quant aux effets qui peuvent suivre :

C'est sur cette idée qu'est établi l'esclavage qui déshonore les chrétiens du Nouveau Monde ; c'est au nom de ces principes qu'on y détruit les anciens propriétaires du sol avec un calme tout philosophique¹⁴.

¹¹ *DA I*, II, 6, Garnier-Flammarion, 1981, p. 332.

¹² En 1843. Voir *Œuvres complètes*, XI, p. 117.

¹³ *Ibid.*, XVII, t. III, p. 284.

¹⁴ Le 8 mars 1838. *Ibid.*, t. I, p. 377-378.

Gobineau publiera son *Essai sur l'inégalité des races humaines* en 1855 pour la dernière partie.

Sur ce point, il n'a aucun doute : l'irresponsabilité des intellectuels en mal de briller est une catastrophe pour la vie sociale – selon lui qui, par ailleurs, s'avoue souvent rempli de doutes et qui considère que le doute, étant « une des plus grandes misères de notre nature, [se] place immédiatement après les maladies et la mort¹⁵ ».

Un autre aspect de l'imprégnation mélancolique se voit dans sa philosophie de la condition humaine ; l'homme est voué à l'ignorance sur soi. Paraphrasant Pascal sur « cette chimère qu'est l'homme », il écrit en 1843 :

Quelle misère que celle de l'homme qui est plongé dans une si irrémédiable ignorance de toutes choses qu'il ne se connaît pas plus lui-même que les objets les plus éloignés, et ne voit pas plus clairement le fond de son âme que le centre de la terre¹⁶ !

Dans *DA II*, il avait décidé de rendre publique cette option philosophique et métaphysique de source pascalienne, en traitant de la poésie en démocratie :

Si l'homme s'ignorait complètement, il ne serait point poétique ; (...) S'il se voyait clairement, son imagination resterait oisive et n'aurait rien à ajouter au tableau. Mais l'homme est assez découvert pour qu'il aperçoive quelque chose de lui-même et assez voilé pour que le reste s'enfonce dans des ténèbres impénétrables¹⁷.

Face à cette infirmité anthropologique du « voile » de notre nature – qui concourt au choix du pluralisme moral et d'une démocratie d'esprit libéral –, Tocqueville s'étonne à plusieurs reprises que les grands métaphysiciens aient pu « lire en eux-mêmes », parvenir à se connaître. Il pense sans doute à Socrate que Cousin lui fait redécouvrir, à Descartes (le doute méthodique, le *Cogito*, les idées claires et distinctes et l'*intuitus mentis*), peut-être à Maine de Biran. Il écrit sur le tard à son ami Bouchitté qu'il l'admire pour cette capacité de méditer sur ses propres pensées (« regarder en vous-même et assister aux opérations les plus intimes de votre propre esprit ») alors que lui en est incapable. Il donne un long développement à Charles Stöffels, dès 1832, sur cette impuissance personnelle, alors que « nul [depuis toujours] n'a jamais fait de plus grands efforts pour se connaître¹⁸ ». Il conclut sa plainte auprès de Bouchitté par un propos souvent tenu : il ne peut lire et comprendre les ouvrages de métaphysique, que souvent il a déclarés vains en tant que tels !

On sait que Tocqueville est allé jusqu'à confesser qu'il était « sans cesse pour lui-même un problème insoluble¹⁹ » – avouant ne pouvoir résister à de fortes passions (dont Madame de Tocqueville s'est fortement irritée), et à toute une part de lui-même. Comment s'étonner qu'il ait eu un goût très fort depuis le collège pour La Bruyère (ce qu'a signalé Ampère) et fort probablement ensuite pour La Rochefoucauld – bref, la mouvance janséniste des moralistes français ? À Marie Mottley, il prévient avant mariage de « cette sorte de tristesse malade dont [il a] été tourmenté de temps en temps toute [sa] vie » (ceci en 1834), et il revient en 1837 sur ses conflits intimes « entre la faiblesse de [ses] moyens et l'immensité de

¹⁵ À Ch. Stöffels, en 1831, sur le sol américain. Ibid., p. 127.

¹⁶ À E. Stöffels. Ibid., t. II, p. 234.

¹⁷ *DA II*, I, 17, Garnier-Flammarion, 1981, p. 96-97.

¹⁸ Œuvres complètes, XVII, t. I, p. 180.

¹⁹ À E. Stöffels. Ibid., p. 124.

[ses] désirs²⁰ ». En cela et quoiqu'il en eût, Alexis est bien un héros romantique, le René des « orages tant désirés » ne lui était pas inconnu. Il n'a cependant déclaré aucune sympathie pour le romantisme (par exemple dans les conversations avec Nassau William Senior) parce que cette forme d'angoisse de l'individualité et d'hypersensibilité lui était une donnée trop familière et perturbante.

Signalons la confirmation de ses liens complexes avec Chateaubriand, admiré comme écrivain, redouté comme oracle de ses « idées mères » : quinze jours avant la publication de *DA I*, il lui envoie le volume, avec une longue lettre où il rend l'hommage devenu indispensable entre eux deux :

*Nul n'a décrit comme vous la marche progressive de la démocratie dans le monde chrétien*²¹.

De fait, le vicomte, l'oncle par alliance, le voyageur du Nouveau Monde, avait développé ce thème à plusieurs reprises depuis la rupture de 1830, et notamment le 15 avril 1834, dans la *Revue des deux mondes* : « Avenir du monde », titre bien significatif ; également dans ses *Études ou discours historiques* (1831). Chateaubriand répond quelques jours après, sans avoir lu le livre, mais en acquiesçant :

*Très certainement nous entrons dans l'ère démocratique ; l'idée démocratique est partout : elle creuse sous tous les trônes, ruine toutes les aristocraties*²².

Le Maître termine sur une note d'ironie :

On parlait déjà un peu de moi lorsque je vous voyais enfant à Verneuil. À votre tour, vous me verrez en enfance ; on parlera de vous, et je serai oublié.

N'oublions aucun des deux ; cette édition, entre autres, les sauvera !

²⁰ Ibid., XV, t. II, 268 et XIV, p. 410.

²¹ Ibid., XVII, t. I, p. 216.

²² Ibid., p. 217.